

Blottie par terre dans un coin sombre de son appartement, Issarie attendait que ses pensées redeviennent cohérentes. À peine quelques jours plus tôt, la possibilité de quitter la ville lui paraissait ridicule, mais maintenant que la date fatidique de la fermeture du toit approchait, elle n'était plus sûre de rien. Issarie tentait de dompter sa tempête intérieure en contrôlant sa respiration, mais rien à faire, un étouffement serrait de plus en plus sa poitrine.

L'unique pièce qui composait son appartement était un endroit déprimant. Ancienne résidence universitaire, le bâtiment avait été transformé en habitations à loyer modique avec toilettes payantes à chaque étage. Issarie s'estimait chanceuse d'y habiter seule, contrairement à ses voisins qui étaient parfois quatre à s'entasser dans ces logements.

Issarie se remémora la maison si spacieuse dans laquelle elle avait vécu les premières années de sa vie et où elle se promettait de retourner coûte que coûte. La clé de cette maison était accrochée à côté du comptoir de cuisine sur un vieux clou rouillé. «Est-ce le temps d'y retourner?» se demanda-t-elle.

Espérant une réponse providentielle, elle jeta un regard à sa fenêtre à demi ouverte et sentit l'odeur poussiéreuse de la ville. En s'assoyant à cet endroit précis de la pièce, elle apercevait un bout de ciel perdu au milieu des grandes tours grises. Elle sentit son cœur s'emballer, petit moteur indépendant qui lui annonçait une montée d'angoisse.

Issarie fit glisser son sac vers elle et fouilla énergiquement pour trouver ses médicaments. Sentant qu'elle n'échapperait pas à cette crise de claustrophobie, elle prit un cachet et l'avalala sans eau. Elle reposa sa tête contre le mur et contempla le ciel cisailé par la structure qui soutenait le dôme. Une larme se logea dans son oreille. Ce dôme qui se refermait sur la ville plusieurs fois par année était devenu comme un vêtement chaud inconfortable : il l'étouffait autant qu'il la protégeait. Ambivalente quant à l'utilité de cette protection, Issarie fixa longuement la clé de la maison familiale. « Faut-il que j'abandonne le dernier rêve qui me tient en vie ? »

Elle eut une pensée pour sa sœur Anya. Celle-ci avait hérité du visage rongé par la tristesse de leur mère. Pouvait-elle l'abandonner maintenant, alors qu'elles s'étaient appuyées l'une sur l'autre depuis tant d'années ? Autant sa sœur lui donnait une certaine assurance, autant elle se sentait opprimée par tout ce qu'elle représentait. Anya serait-elle prête à quitter la ville et tous ses avantages : un emploi, un toit, une protection contre la pollution et les rayons du soleil ? Leur ville, *leur* Rannaï dans laquelle elles avaient fondé tant d'espoir. Tant d'espoirs déçus...

Leur avenir se résumait à peu de choses. Anya avait poursuivi des études universitaires. Archiviste, elle travaillait

au catalogage des données de la colonie lunaire à l'Agence spatiale. Elle touchait un bon salaire et occupait un studio, toilette incluse. Pour l'instant, Issarie n'avait que ses études collégiales générales et un salaire de caissière qui suffisait à peine à couvrir ses dépenses sans cesse plus importantes : l'eau, l'électricité, la nourriture... Issarie repoussait toujours la discussion, mais tôt ou tard elle devrait demander la permission à Anya d'emménager chez elle. Les deux sœurs n'étaient pas dupes, ce n'était qu'une question de temps.

Issarie se sentait si minuscule devant les gigantesques décisions qui s'imposaient à elle. Avait-elle réellement l'audace de faire ce choix entre la triste sécurité d'une cage et la liberté de l'inconnu ? Avait-elle la force de réaliser son rêve ?

Les genoux serrés contre sa poitrine, elle ferma les yeux, espérant se désintégrer sur-le-champ en un tas de poussière. En fronçant les sourcils, elle ouvrit les paupières. Elle était toujours là : Issarie Jalmat, 10 septembre 2130. 7304, rue de l'Université, chambre 721, Rannai.

Issarie observa son canapé-lit défait, ses murs bleu gris troués et la petite table encombrée de ses cahiers d'études et de vaisselle sale. « Non, je n'ai pas la force qu'il faut... Mais je n'ai plus le courage de subir ce quotidien. » Elle se leva péniblement et respira à fond. Le miroir jauni sur le mur devant elle lui renvoya le visage d'une jeune femme qu'elle ne connaissait pas.

Il y avait peut-être une lumière au-delà de ces murs de béton... et elle irait la saisir.